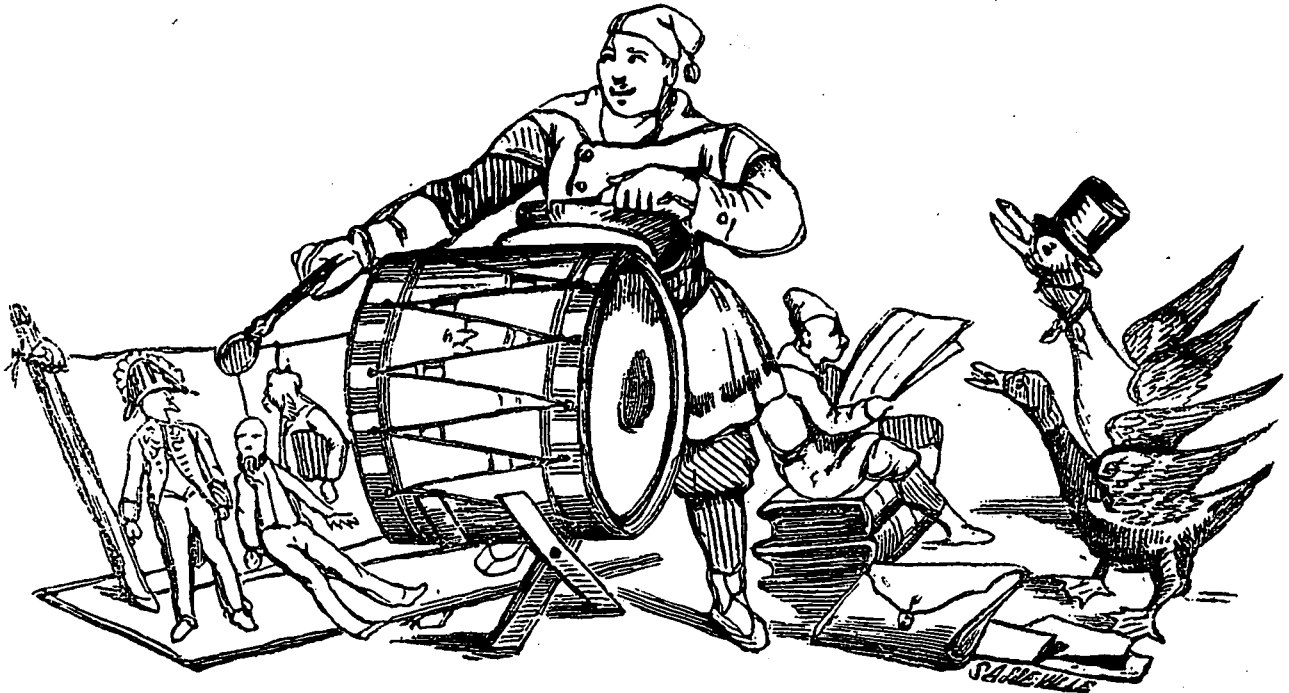


2240

LE

# CHARIVARI



## LA VÉRITÉ EN RIAN.

### AU PUBLIC.

Le *Charivari* n'est pas un journal permanent, toujours de la musique, toujours de la musique, cela deviendrait fatigant pour les exécutants, d'abord, et surtout pour les exécutés. Il lui faut pour rendre agréable sa note un peu aiguë le grand tapage électoral, le concert des imprécations que forment, au moment des élections, les voix des opprimés, des écorchés contre les oppresseurs et les écorcheurs; jamais la tâche du *Charivari* n'a été plus facile grâce au régime libéral dont nous jouissons depuis cinq ans. Toutes nos manufactures sont fermées, tous nos magasins sont en faillite, toutes les propriétés ne trouvent aucun acheteur même au tiers de leur valeur, toute une population sans pain, est au bénéfice des ministres et de leurs amis les syndics officiels. Voilà le résultat que nous donne la politique libérale; vous souvenez-vous il y a cinq, ans des belles promesses qu'on nous prodiguait, ce beau régime de l'âge d'or, dans les plus pauvres parties du pays, les moutons devant se promener tous rôtis, dans les rues, avec une fourchette et un couteau piqués dans les reins, et un pot de moutarde sous la queue. En avez-vous rencontrés? Moi pas. Le résultat le plus appréciable obtenu par le nouveau régime est d'avoir forcé Bienvenu, le *National*, à élargir sa culotte de trois pouces; mais vous avouerez comme moi que ce résultat est un peu maigre, pour le restant du public qui a été forcé lui, de

diminuer sa culotte de pas mal de pouces.

La vérité en riant, telle a été dès le principe la devise du *Charivari*, et telle sera toujours sa manière de faire la politique pour deux raisons; la première, c'est que la plus grande partie de nos adversaires, dans la bataille électorale, ne peuvent pas être pris au sérieux; demandez-le à M. F. X. Archambault qui a été forcé de défendre son adversaire contre deux abrutis de ses amis MM. Derosiers et Poirier.

Tant qu'on ne pourra pas arracher des tribunes populaires des végétations comme celles ci-dessus nommées, qui diable prendra la politique au sérieux!

La deuxième raison, et ce n'est pas la plus mauvaise, est que la rédaction discutera sérieusement lorsqu'elle aura trouvé un journal libéral sérieux, et ce n'est ni le *National* ni l'*Événement* qui, malgré l'effronterie de leurs rédacteurs, en-chef ou autre, arriveront à lui faire croire, ni au public, qu'ils ont des convictions et qu'ils n'obéissent pas à un ordre venu d'Ottawa et souvent mal traduit en français.

Le *Charivari*, qui ne peut pas être accusé d'avoir rien souscrit dans les vingt-deux milles piastres que coûte à la province la trahison de l'Orateur Turcotte, au moment des élections de Québec a fait sa petite part, il croit qu'il a un peu contribué à faire enlever à St. Pierre les clefs du comté Jacques-Cartier, en l'obligeant à renoncer à ses airs de conservateur qui lui convenaient si peu; il a aussi forcé M. Wilfrid Prévost à attendre encore sa

place de juge, il a permis à M. Grenier de s'occuper uniquement de son commerce, même celui d'importateur pour le drapeau de police, enfin il a conseillé à monsieur Raymond Préfontaine de rentrer dans la vie privée, et à monsieur Dugas de retourner à sa clientèle. Comme par le passé le *Charivari* va continuer à montrer aux électeurs les ficelles avec lesquelles on veut les entortiller et mettre au public des lunettes brevetées pour l'empêcher d'être aveuglé par la poudre qu'on voudrait lui jeter aux yeux.

Sur ce en avant la musique.

### DEPECHEs TELEGRAPHIQUES DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE.

St. Jérôme, 26 Août 1878.

L'Honorable J. A. Chapleau,  
Bureau de la "Minerve,"  
Montréal.

Combien demandes pour pas travailler contre moi dans lutte contre Rodrigue Masson, réponds vite.

Dr. Jude Prevost.

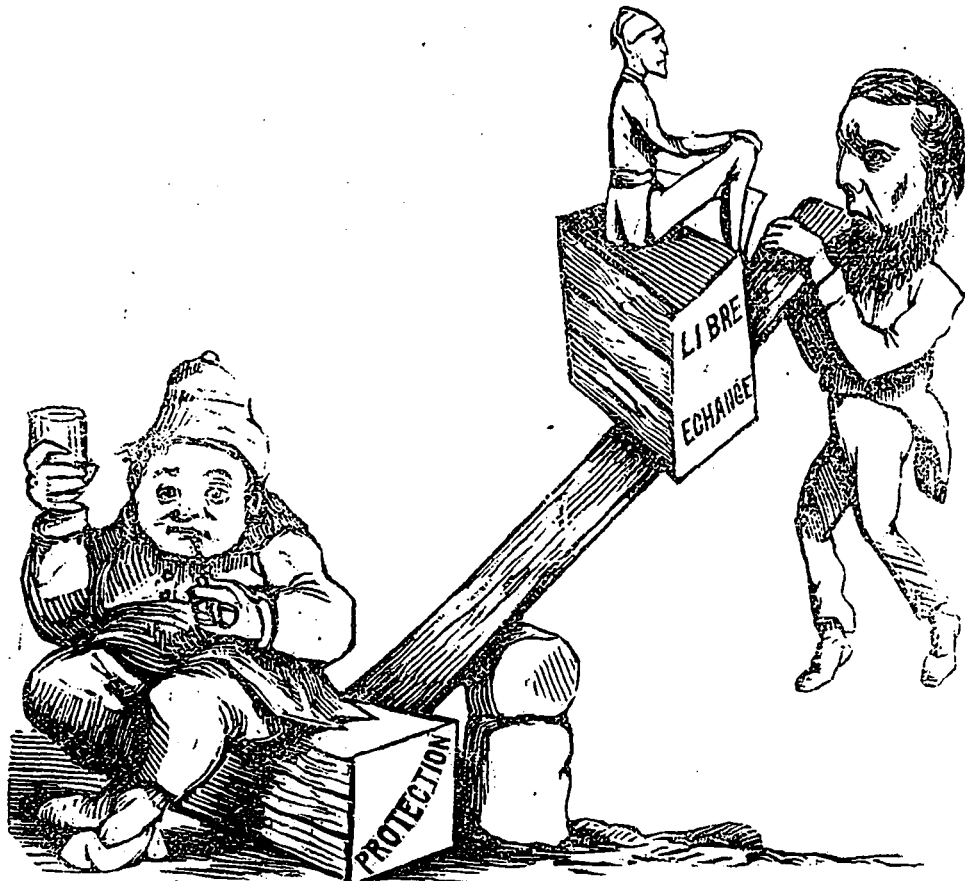
Montréal, 26 Août 1878.

Dr. Prevost,

St. Jérôme.

Pour réponse seule, faut les \$2000 reçues par toi pour lutte contre moi, à dernière élection.

J. A. Chapleau.



MACKENZIE.—Décidément je crois que la protection l'emporte, et m'emporte avec !!!

Ottawa, 25 Août 1878.

L. D. Duvernay,  
Bureau, "La Minerve,"  
Montréal.

Gens du *National* bons à rien,—coûtent cher. Quelle somme demande Danse-reau pour secrets de soutenir gouvernement.

Alex. Mackenzie.

Bureau de "La Minerve," 25 Août, 1878.  
Honorable A. Mackenzie,  
Ottawa.

Telegramme pas Bienvenu ici.—Tremblez plutôt pour vos fautes.

L. D. Duvernay.

TELEGRAPHIE PRIVEE DU CHARIVARI.

Ottawa, 24 Août.

Mackenzie à Laframboise,  
Montréal.

Il faut absolument te présenter dans le quartier Est de Montréal en opposition à Coursol.

Laframboise, Montréal, à Mackenzie,  
Ottawa.

J'ai déjà refusé à Holton. Quelle compensation me donneras-tu pour me sacrifier. Tu accordes des places de juge à tout le monde, j'en veux une, moi aussi.

Mackenzie, Ottawa, à Laframboise,  
Montréal.

Tu iras juger si tu veux les morues à Gaspé.

Laframboise, Montréal à Mackenzie,  
Ottawa.

Je suis aussi capable que n'importe

qui, ce qui est bon pour Gaspé est bon pour Montréal; j'ai perdu mon goût pour la morue.

Mackenzie, Ottawa à Laframboise,  
Montréal.

Huntingdon, n'est pas de ton avis.

Laframboise, Montréal à Mackenzie,  
Ottawa.

Alors vous pouvez vous fouiller.

Holton, Ottawa, à Joe Beef, Montréal.  
Veux-tu accepter la candidature dans Montréal ouest.

Joe Beef, Montréal, à Holton, Ottawa.

Je ne pense pas, je suis pour la protection, j'ai un ours qui est sans situation, si tu veux me donner deux mille piastres comme aux autres, je pense que j'accepterai pour lui une candidature.

Holton, Ottawa, à Joe Beef, Montréal.

Je vais chercher encore pour faire plaisir à Mac, mais pour moi je crois que ton ours aurait autant de chances que n'importe lequel de nos amis.

Joe Beef, Montréal à Holton, Ottawa.

Tu sais, c'est du *cash* avant la nomination.

Holton, Ottawa, à Joe Beef, Montréal.  
Tu es aussi assiégeant qu'Archambault.

Joe Beef, Montréal, à Holton, Ottawa.

C'est possible, mais comme nous avons les mêmes chances, je veux avoir les mêmes profits.

Lolo David, Montréal, à Mackenzie,  
Ottawa.

La colonisation ne marche pas, si tu veux me donner la place de Macdonald sur la ligne d'Ottawa, j'irai encore me faire battre.

Mackenzie, Ottawa, à Lolo David,  
Montréal.

Qu'est-ce que tu connais à propos de chemin de fer?

Lolo David, Montréal, à Mackenzie,  
Ottawa.

Je suis allé déjà une quinzaine de fois dans des trains, ça ne m'a pas semblé bien difficile, du reste, à force de parler de choses que je ne connaissais pas, j'en suis arrivé à croire qu'on peut très bien savoir ce qu'on n'a jamais appris.

Mackenzie, Ottawa, à Lolo David,  
Montréal.

C'est possible, on va voir.

Ernest Desrosiers, Montréal, à Mackenzie,  
Ottawa.

Si tu voulais je me présenterais bien n'importe où.

Pas de réponse.

Ernest Desrosiers, Montréal, à Mackenzie,  
Ottawa.

Je crois que le temps est arrivé où le peuple a besoin d'hommes capables comme moi et Poirier.

Pas de réponse.

Ernest Desrosiers, à Mackenzie, Ottawa.

Il y a deux circons de battes et un marchand de pommes qui sont prêts à me signer une pétition pour me présenter dans le quartier Centre, Poirier m'a pro-



M. LAFLAME.—Un Candidat à deux faces, le Comté Jacques Cartier n'a pas de chance avec ses Candidats Libéraux.

mis de soutenir ma candidature ou la sienne.

L'administration des télégraphes à Ottawa, à Ernest Desrosiers, Montréal.

L'Honorable MacKenzie nous a donné l'ordre de refuser toutes les dépêches que vous lui adresserez.

Ernest Desrosiers, à l'administration des télégraphes, Ottawa.

Dites à MacKenzie que j'ai prévenu Poirier, et que nous allons aller parler pour lui.

Pas de réponse.

F. X. Archambault, Montréal, à Joly, Québec.

Toi qui es bien avec Luc, qui est si capable pour les mesures violentes, ne te serait-il pas possible de faire enfermer Ernest Desrosiers et Poirier jusqu'après les élections, c'est une vraie nuisance.

Joly, Québec, à F. X. Archambault, Montréal.

Luc y avait déjà pensé; mais il croit que le meilleur moyen de les rendre utiles au parti serait de les décider à parler en faveur des conservateurs, on va aviser.

“ LE CHARIVARI. ”

LA VÉRITÉ EN RIAN.

LA PROTECTION.

Il y a des gens qui ne sont jamais contents, et par malheur, c'est le plus grand nombre. Ainsi n'est-il pas étrange de voir la grande majorité de notre ville, demander au parti libéral de nous donner un peu de protection ?

Il nous semble que ce parti a déjà beaucoup protégé.

N'a-t-il pas nommé Sir A. A. Dorion, W. Dorion, et M. Rainville et M. Papineau, juges, avec 4 et 5,000 piastres de salaire par année ?

N'a-t-il pas nommé M. Letellier, gouverneur, avec \$20,000 par année, et M. Cauchon, aussi gouverneur, avec \$9,000 par année.

Vous n'êtes pas encore contents ? M. L. O. David avait besoin de protection. Le parti libéral le protége à raison de \$2,000 par année.

M. Archambault, le candidat libéral dans la division est, est aussi protégé, car il retire plus de deux mille piastres par année comme avocat de la Couronne.

À Québec, le parti libéral est aussi en faveur de la protection qu'à Montréal, car MM. Bonaventure Caron, Plamondon, ont été nommés juges et protégés à raison de 4,000 piastres par année.

Si vous n'êtes pas encore contents, sachez que le parti libéral va protéger

MM. Jetté et Provost, en les nommant juges l'un et l'autre.

Si vous n'êtes pas encore contents, vous êtes bien difficiles, mais ouvrez les bureaux publics et vous verrez des centaines d'amis que le parti libéral a protégés.

Le parti libéral pratique le principe que “ charité bien ordonnée commence chez soi. ” Il a même abusé de ce principe.

Il a tant protégé ses amis qu'il ne lui reste plus de protection pour nos industries, c'est-à-dire pour le peuple. Si c'est là le genre de protection qu'il aime, ce n'est pas cela qu'il nous faut.

MONTREAL EST.

Hier soir, Le Charivari assistait à une grande assemblée des libéraux dans le quartier Est. L'assemblée était nombreuse, mais monsieur F. X. Archambault tromperait grossièrement s'il pensait que la majorité était en sa faveur.

Monsieur F. X. Archambault, malgré les cris nombreux qui le rappelaient à parler politique, a passé plus des deux tiers du temps qu'a duré son discours à reprocher à monsieur Coursol de ne s'être pas présenté pour le rencontrer (c'est pourtant pas difficile). M. F. X. Archambault a dit que monsieur Coursol avait peur de le rencontrer, mais que lui, trouverait bien une occasion de le forcer à se montrer avec lui devant les électeurs, et qu'alors il le ferait rentrer à tout jamais dans le silence dont il n'aurait jamais dû sortir, (qui vivra verra.) M. F. X. Archambault a dit qu'il était libéral et qu'il endossait la responsabilité de tous les actes commis à Ottawa,

(il a du toupet.) M. F. X. Archambault a dit que Son Honneur le Juge Coursol n'avait pas résigné pour faire la lutte dans le faubourg de Québec, mais seulement parce qu'il n'était pas assez payé comme juge, (ça n'a pas pris.) M. F. X. Archambault a dit qu'on ne savait pas si M. Coursol était libéral ou conservateur, car depuis TRENTE ANS (sic) qu'il est sur le banc il n'a pas eu le droit de formuler une opinion (sic.) (Il prend donc le banc auquel il aspire pour un banc d'huitres.) M. F. X. Archambault, revenant sur le tort qu'avait eu monsieur Coursol de ne pas venir SEUL à son assemblée, a reproché aux conservateurs d'avoir, dans les mêmes circonstances, malmené monsieur Belque qui s'était rendu à une invitation de M. Taillon, (ça manque de logique.)

Bref, M. F. X. Archambault a avancé que, préparé à rencontrer M. Coursol, il lui était impossible de parler en son absence sans répéter le discours qu'il avait fait à sa première assemblée, (il paraît qu'il n'en a que deux.)

Après M. Archambault, monsieur Joly est venu dans un sermon d'une heure, chanter ses propres louanges, brûler de l'encens sous le nez de l'HOMME DE BIEN qui nous gouverne à Ottawa, affirmer qu'il avait diminué pendant sa courte administration les dépenses de la province de DEUX CENT QUATRE-VINGT CINQ MILLES PIASTRES, (il l'a dit,) QU'IL AVAIT TOUJOURS ETE OPPOSE AUX ORANGISTES, que le gouvernement de monsieur de Boucherville était tombé parce qu'il était UN GOUVERNEMENT MALHONNETE, et, qu'enfin, la protection était une chose impossible parce qu'il serait impossible de contenter tout le monde, (il parlait sans doute des américains.) Enfin, comme il recommençait son homiment en anglais, le Charivari, pris d'un inévitable sommeil, est rentré se coucher en même temps que les deux tiers du public.

Bref, deux assemblées comme celle-là et M. F. X. Archambault résigne.

Monsieur Charles Léonidas Trombery Chateauguai-Thermopiles de Salaberry de Folly-Field, est le candidat libéral dans le comté de l'Assomption.

Tout l'univers sait parfaitement que Charly est le petit-fils d'un grand homme, c'est un ancien conservateur et qui est resté conservateur tant que le gouvernement conservateur l'a fait vivre à flâner dans les Prairies de l'Ouest. Car Léonidas est un beau chasseur de Buffles. Il a viré capôt en 1871 à son retour de la Rivière Rouge. Trombery n'est pas malin, il est plus fort du bras que de la tête. Sa grosse candidature ne peut être sérieuse. Nous donnons les couplets suivants aux électeurs pour les chanter à P'tit Charles, dans ses heures de réceptions.

Léonidas s'en va-t-en guerre,  
C'est pas vrai !  
En guerre en un comté,  
Tu dis ça pour me blaguer.  
Tu m'embêtes. (bis.)

Alex porte son grand sabre,  
C'est pas vrai !  
Lemir son tablier  
Tu dis ça pour me blaguer,  
(bis.) Tu m'embêtes.

(A continuer.)

*Un Défi.*—Nous défions le *National* de prouver d'une manière satisfaisante que Messrs. Laframboise, Bienvenu et Tremblay ne sont pas venus demander des renseignements à Messrs. Dansereau et Daller. Il se serait, paraît-il, agi de la politique du *Pays*, et les écrivains nationaux auraient été décidés à tenter, pour une fois, l'œuvre difficile pour eux de dire la vérité; les connaissances nécessaires et la bonne foi, leur ayant toujours fait défaut jusqu'à ce jour.

Un de nos nombreux reporters a eu l'immense faveur d'être admis en présence de Luc 1er, mardi à Montréal, et nous nous empressons de faire partager au public le plaisir que lui a causé ce curieux entretien dans lequel on remarquera peut-être une douce familiarité qui n'exclut pas le respect.

Le reporter.—Qu'est-ce que tu viens faire ici, Luc, tu sais bien que tu n'es pas en odeur de sainteté à Montréal ?

Luc.—Ta franchise me met à mon aise ; je suis venu ici pour l'affaire du chemin de fer d'Ottawa et en même temps pour les élections, car je trouve que mes amis ne sont pas assez chauds.

Le reporter.—Pourquoi n'as-tu pas fait faire cette canaillerie par un autre, et quel intérêt si pressant as-tu à priver MacDonald de sa ligné, juste au moment des élections ?

Luc.—Quand il s'agit de ce que tu appelles une canaillerie et que nous appelons nous, un *coup de poche*, j'aime bien à la faire moi-même, j'en ai l'habitude, et je suis assuré qu'elle est bien faite. L'intérêt que je porte au chemin de fer au moment des élections, est que ça nous donnera l'occasion de placer un tas de grandes gueules affamées et par ce moyen, réchauffer un peu le zèle de nos amis, jusqu'à Lolo David qui veut être mis à la tête de la ligné, c'est pas rassurant pour les voyageurs.

Le reporter.—Mais je croyais que ta position ne te permettait pas de t'occuper des élections.

Luc.—C'est une mauvaise blague ; je te demande un peu, si je ne m'occupais pas de mes petites affaires qui est-ce qui s'en occuperait ? MacKenzie a assez à faire pour lui dans ce moment, il a besoin de tout son monde et j'ai bien peur que ça le force trop.

Le reporter.—Qu'est-ce que tu penses de la protection ?

Luc.—Dans le temps j'ai hurlé qu'il était nécessaire d'avoir de la protection, que sans cela le pays était perdu, c'est encore bien plus mon idée aujourd'hui. Mais comme MacKenzie vient de déclarer à Richmond que tous ceux qui parlent de protection sont des idiots et des têtes sans cervelle, tu comprends qu'on ne peut pas se diviser. Le pays ira au diable, mais nous pourrons en conscience nous dire que nous avons fait tout notre possible pour rester au pouvoir.

Le reporter.—Puisque tu parles de ta conscience, est-ce que ça ne lui a pas donné un petit coup quand tu as vu dans les journaux que la reine que tu représentes si bien, avait refusé de sanctionner un bill qui n'avait passé en Australie qu'avec la majorité de l'Orateur ?

Luc.—Sur le premier moment j'ai bien pensé que ça pourrait avoir l'air d'un blâme à mon adresse, mais j'ai trouvé un joint qui doit satisfaire tout le monde ;

l'Orateur d'Australie était de bonne foi, et a voté suivant sa conviction, tandis que le vote du notre, de notre Turcotte à nous était un vote acheté, et que dans l'intérêt bien entendu de la province je ne pouvais laisser gaspiller les 23,000 dollars qu'il nous a coûté !

Le reporter.—Ta conscience s'est contentée de ça ?

Luc.—Je suis très bien avec ma conscience et je suis arrivé à lui donner un estomac bien robuste, elle peut tout digérer.

Le reporter.—Quels conseils donnes-tu à tes candidats au moment des élections ?

Luc.—Toujours les mêmes ; faites—vous élire par tous les moyens possibles, nous avons de bons juges pour les contestations, et on dit qu'on va encore en nommer de plus consciencieux ; il n'y a pas de danger pour les bons principes, ils seront soutenus.

Le reporter.—Sais-tu que Laflamme fait travailler Clendenning à la Chine ?

Luc.—C'est moi qui suis l'inventeur de cette idée-là, avec sa lettre du pape dans sa poche il est correct.

Le reporter.—Mais je croyais que cette fameuse lettre ne lui était pas plus adressée à lui qu'aux autres, et que c'était un simple accusé de réception de l'adresse de bien-venue au trône qui lui avait été envoyée par le ministère d'Ottawa au nom de toute la puissance.

Luc.—C'est bien le cas, mais ça peut faire de l'effet sur ceux qui ne connaissent pas le truc.

Le reporter.—Est-ce vrai que c'est toi qui as engagé F. X. Archambault à se présenter comme protectionniste ?

Luc.—Oui, MacKenzie n'avait pas encore parlé à Richmond, et puis c'est nécessaire dans le faubourg Québec où il y a tant d'ouvriers sans ouvrage, ça ne changera rien à la politique du gouvernement, et puis je connais Archambault, c'est un pur et si, ce que je ne crois pas, il était élu il se ficherait pas mal de la protection et de ses électeurs ; ce n'est pas lui qui cherchera jamais à faire de la peine au grand MacKenzie que nous adorons tous. Mais pardon, est-ce que tu n'as pas soif, pour moi il m'est impossible de parler longtemps sans prendre quelque chose ; payes-tu la traite chez Berthelet, c'est en face, c'est propre et pas cher.

Le reporter.—C'est correct, mais tu sais, à cinq cents ?

Luc.—C'est entendu, veux-tu que j'invente Starnes, il a un bon coup de coude.

Le reporter.—Je veux bien ; mais à une condition, c'est qu'il ne cherchera pas à m'emprunter de l'argent pour payer ses intérêts de novembre sur ses terrains à Hochelaga.

Luc.—Tu ne connais pas le fond du sac, l'affaire est redevenue bonne depuis que le terminus est changé, tant de monde en veut, il n'y a que les grands amis et les grosses têtes qui peuvent avoir le droit d'y faire des placements, MacShane a eu besoin de toutes sortes de protections pour y pouvoir mettre quelque chose et avoir une part. Allons, viens-tu ?

Le reporter.—Allons !

NOTE DE LA REDACTION. Après ça, peut-être bien que notre reporter a rêvé.

S'adresser pour tout ce qui regarde la rédaction et l'administration du *Charivari* à J. LESSARD, éditeur-propriétaire, 29 rue St. Vincent.